HAL
open science

La première représentation de la psychanalyse freudienne dans le roman italien et espagnol : Svevo et Domenchina, perspectives comparées

Anne-Cécile Druet

To cite this version:

Anne-Cécile Druet. La première représentation de la psychanalyse freudienne dans le roman italien et espagnol : Svevo et Domenchina, perspectives comparées . Presses Universitaires deFranche-Comté. Elena Bovo, Antonella Braida et Alberto Brambilla (coord.), Interprétations de la pensée du soupçon au tournant de XIXème siècle. Lectures italiennes de Nietzsche, Freud, Marx, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2013., 2013. hal-01573248

HAL Id: hal-01573248

https://hal.science/hal-01573248v1

Submitted on 8 Aug 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA PREMIERE REPRESENTATION DE LA PSYCHANALYSE FREUDIENNE DANS LE ROMAN ITALIEN ET ESPAGNOL: SVEVO ET DOMENCHINA, PERSPECTIVES COMPAREES

Anne-Cécile Druet

Quiconque s'intéresse à la question de l'influence des idées freudiennes sur le domaine littéraire italien croise sur son chemin Italo Svevo, dont l'œuvre est abordée dans ce volume sous plusieurs angles. La perspective qui est ici la nôtre, dans le cadre des travaux réunis ici qui traitent de l'influence de Freud dans le domaine italien, est celle de la représentation de la psychanalyse dans *La coscienza di Zeno*[1]: nous nous proposons d'étudier les caractéristiques de cette représentation, tout en tentant d'élargir l'analyse de cette question, déjà longuement abordée par les commentateurs, par une approche comparatiste. Nous mettrons donc en parallèle cette représentation et celle qui se dégage d'un autre roman, espagnol celui-là et presque contemporain de la *Coscienza*, *La Túnica de Neso* de Juan José Domenchina, qui voit le jour en 1929 et dans lequel apparaît l'un des premiers personnages de psychanalyste – du moins identifié comme tel par l'auteur – de la littérature espagnole. Afin d'ouvrir cette perspective comparatiste, nous aborderons successivement les questions suivantes : après avoir présenté les patients et les circonstances qui amènent ceux-ci à consulter un psychanalyste, nous nous interrogerons sur la représentation de la thérapie psychanalytique telle qu'elle apparaît sous la plume de nos deux auteurs, et ensuite sur le regard qui est porté, dans ces romans, sur Freud et la psychanalyse, c'est-à-dire sur les jugements critiques que l'on trouve exprimés dans les deux œuvres par différents personnages.

Si l'on ne présente plus Svevo, un mot d'introduction sur son confrère espagnol ne semble pas superflu. Juan José Domenchina, né à Madrid en 1898, publie son premier recueil de poèmes en 1917, et c'est surtout en tant que poète qu'il reste dans les mémoires, comme l'un des membres de second plan de ce que l'on a appelé la « génération de 1927 ». Il se fait également un nom comme critique littéraire en collaborant, avant la guerre civile, à de prestigieux journaux et revues de l'époque tels que la *Revista de Occidente* et *El Sol*, publications qui, dans les mêmes années, sont des voies de pénétration des théories psychanalytiques dans le domaine culturel

[1] Sur ce point, certaines des idées développées ici ont été précédemment présentées dans F. Ardolino et A.-C. Druet, « La psychanalyse racontée par Italo Svevo », *Savoirs et clinique*, n°6, 2005, p. 75-80.

espagnol. En 1929, Domenchina publie *La Túnica de Neso* chez Biblioteca Nueva, la même maison d'édition qui, depuis 1922, avait entamé la traduction des *Œuvres complètes* de Freud en espagnol[2]. Il faut signaler d'emblée que ce roman n'a pas connu, loin s'en faut, le destin de *La coscienza di Zeno* ; hormis quelques comptes rendus parus au moment de sa sortie, il n'a guère fait l'objet de l'intérêt de la critique et reste largement méconnu, même en Espagne. Cela dit, l'œuvre présente au moins un indéniable élément d'originalité, qui est la présence notable de la psychanalyse à une époque où celle-ci venait à peine de faire son entrée dans le domaine littéraire espagnol[3].

Afin d'étudier cette présence, commençons donc par présenter ces patients qui, dans les deux romans, vont être amenés à consulter un psychanalyste. Arturo, le personnage principal du roman de Domenchina, est un écrivain de vingt-six ans qui souffre d'un mal qu'il appelle lui-même « névrose » ou « neurasthénie ». Cette neurasthénie fait que la caractérisation principale d'Arturo, y compris en termes d'autodéfinition, soit celle d'un homme *malade*. Se percevant comme malade, Arturo se lance dans une vaine quête de compréhension de son mal et de guérison qui le fait abondamment réfléchir sur la maladie et sur la médecine – en particulier la psychiatrie. Dans ces domaines, Arturo démontre des connaissances extrêmement poussées, au point que le roman prend parfois l'apparence d'un traité de neuropsychiatrie. Homme malade, Arturo se penche sur les différentes possibilités thérapeutiques qui s'offrent à lui : pharmacologie, produits naturels, chirurgie, et psychanalyse. Arturo se rend pour une unique consultation – il ne s'agit donc pas d'une cure à proprement parler – chez un psychanalyste dont il attend qu'il découvre quel « satané complexe » se cache derrière ses maux.

« Homme malade », c'est bien aussi comme cela que se présente Zeno, dont les mémoires sont d'ailleurs structurés en chapitres présentant chacun une ou plusieurs situations particulièrement représentatives de cet état pathologique. Zeno nous dit : « La malattia, è una convinzione ed io nacqui con quella convinzione[4] ». Comme Arturo il est hypocondriaque, comme Arturo il est graphomane, et comme Arturo sa quête de guérison le conduit à rencontrer un psychanalyste.

---

[2] Toutes les citations de *La Túnica de Neso* proviennent de l'édition suivante : J. J. Domenchina, La Túnica de Neso, Madrid, Biblioteca Nueva, 1994.

[3] Avant la parution de l'œuvre de Domenchina, des médecins pratiquant la psychanalyse étaient apparus dans deux pièces de théâtre, *La Sinrazón* d'Ignacio Sánchez Mejías et *Las Adelfas* des frères Machado, toutes deux représentées pour la première fois en 1928.

[4] Toutes les citations de *La Coscienza di Zeno* proviennent de l'édition suivante : I. Svevo, Opera omnia, Milan, dall'Oglio, vol. II, 1969.

Cette rencontre avec le personnage du psychanalyste nous amène à nous interroger sur la représentation de la thérapie psychanalytique – ou de ce qui est décrit comme tel – dans les deux romans.

Comme chacun sait, *La coscienza di Zeno* s'ouvre sur la préface du Docteur S, qui y donne l'explication de la publication des mémoires de Zeno : « [Queste memorie] » – écrit-il – « le pubblico per vendetta e spero gli dispiaccia[5] ». On l'aura compris d'emblée : il sera difficile de rechercher l'orthodoxie freudienne dans la pratique de ce psychanalyste qui publie l'autobiographie de son patient, censée servir de prélude à l'analyse, par vengeance. Pour ce qui est de la suite de l'œuvre, la critique a signalé à maintes reprises comment les théories freudiennes étaient caricaturées et réduites à un schéma simpliste par Svevo[6]. Sans revenir en détail sur ce point, on citera dans le désordre les approximations du Docteur S, ses interprétations hâtives, les révélations directes des contenus refoulés et son incapacité à manier le transfert dans l'analyse.

Au contraire de la *Coscienza*, qui ne donne pas de précisions quant à la vie ou la formation professionnelle du Docteur S, dans la *Túnica de Neso*, le personnage du psychanalyste, le Docteur Solesio, est introduit sur la double base d'éléments biographiques historiquement vraisemblables et d'autres plus farfelus et humoristiques. Tout d'abord, l'homme est espagnol mais s'est formé en Allemagne – ce qui correspond à une réalité historique partagée par nombre de jeunes neuropsychiatres espagnols de l'époque, qui poursuivaient une partie de leur formation dans ce pays. Le Docteur Solesio est aussi décrit comme l'ennemi personnel de Luis Simarro, neurologue d'orientation histologique très célèbre à l'époque, ce qui l'ancre encore davantage dans la réalité espagnole de son temps. En marge de ces éléments biographiques qui accentuent la vraisemblance du personnage, d'autres lui font acquérir une dimension plus cocasse ; il est aussi dit que le docteur, faute de pouvoir vivre de sa science, travaille en semaine à la poste et ne reçoit ses patients que les jours fériés. L'on sait en outre qu'il est marié à une femme fragile des nerfs, qui pense qu'être psychiatre ce n'est que « dire des bêtises en allemand[7] ».

À la différence de la *Coscienza*, la *Túnica de Neso* offre une description détaillée, sur une vingtaine de pages, du déroulement de la séance initiale menée par le

---

[5] *Ibid.*, p. 599.
[6] Voir, entre autres, M. Lavagetto, *L'impiegato Schmitz e altri saggi su Svevo*, Turin, Einaudi, 1986 [1975], p. 55-56 ; G. Genco, *Italo Svevo. Tra psicanalisi e letteratura*, Naples, Alfredo Guida Ed., 1998.
[7] *La Túnica de Neso*, *op. cit.*, p. 46.

psychanalyste (et qui sera, comme nous l'avons signalé, unique) ; ce récit permet donc au lecteur d'observer avec une certaine précision le comportement du médecin et le dispositif mis en place par celui-ci. Lorsque Arturo se rend chez le docteur Solesio, ce dernier démontre immédiatement un rapport à l'orthodoxie freudienne très différent de tout ce que l'on sait de celui du Docteur S. Lors de cette séance initiale, Solesio commence en effet par énoncer ce que l'on appelle la « règle fondamentale », celle qui invite le patient à dire tout ce qui lui vient à l'esprit sans effectuer de sélection. Il formule cette règle dans les termes suivants : « Gardez-vous de toute critique. Dites-moi tout ce qui vous vient à l'esprit […] Ne cherchez pas à donner une forme littéraire ou un lien logique à ce que vous allez dire[8] ». Arturo se soumet alors à la méthode, constitutive de la technique psychanalytique, de la libre association et procure ces associations soit spontanément, soit à partir d'un élément donné (une image d'un rêve), c'est-à-dire de la façon correspondant à la définition même de ce procédé. Dans ce domaine, la visite au docteur Solesio se déroule donc dans le respect des indications données par Freud en la matière.

Le Docteur Solesio pratique également avec Arturo les « expériences d'association » mises au point par Jung, consistant en l'étude des réactions et des temps de réaction à des mots inducteurs. Freud lui-même reconnaissait l'intérêt de ce procédé (comme il l'explique, notamment, dans ses fameuses conférences prononcées en 1909 aux États-Unis[9]), bien qu'il ne soit pas constitutif de la technique psychanalytique. L'utilisation du mot *complexe* (*complejo*, en italique dans le roman) dans la bouche d'Arturo et de celle du médecin, pour désigner ce dont le psychanalyste est censé le débarrasser, renvoie lui aussi à Jung et à l'école de Zurich, bien que Freud lui-même l'ait employé, toujours en renvoyant à l'École de Zurich, avant d'exprimer des réserves sur son utilisation dès le milieu des années 1910[10].

Dans le dispositif psychanalytique mis en place par le docteur Solesio, le recours à des éléments provenant des théories freudiennes et appliqués de façon orthodoxe est donc tout à fait identifiable. À compter du moment où le travail d'interprétation du psychanalyste entre en jeu, les choses changent toutefois, dans le sens d'une simplification ou d'un éloignement des théories freudiennes. Comme chez Svevo, le médecin arrive à des conclusions qu'il exprime comme étant certaines et définitives sur la base d'un seul rêve ou, chez Domenchina, de quelques minutes

---

[8] « Absténgase de toda crítica. Hábleme de cuanto se le ocurra […] No se mortifique en dar forma literaria ni conexión a lo que diga » (*La Túnica de Neso*, *op. cit.*, p. 37).
[9] Voir S. Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot & Rivages, p. 44-45.
[10] J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, p. 72-74.

d'associations spontanées. Comme chez Svevo encore, le médecin révèle au patient, de façon directe, les désirs refoulés qu'il croit avoir mis au jour.

Autre point commun entre les deux médecins : tous deux affirment avoir la clé de la guérison de leur patient. Le Docteur S déclare Zeno guéri après une séance durant laquelle il lui semble que Zeno a reconnu son désir inconscient de posséder sa mère, puis il lui fait entamer un processus qu'il appelle de « rééducation », à l'issue duquel la guérison devrait être totale. Solesio, de son côté, assure à Arturo qu'il va guérir s'il suit le traitement qu'il lui a prescrit, fait notamment d'un régime alimentaire drastique, de gymnastique, de repos et de l'obligation de faire à tout moment le contraire de ce que lui dicte son désir. En outre, le diagnostic final du médecin étant qu'Arturo éprouve un désir inconscient pour sa belle-mère, il lui recommande de séduire effectivement celle-ci s'il le peut. C'est de cette façon – affirme l'analyste – qu'Arturo se débarrassera du fameux *complexe*.

De tout ceci, il ressort donc que la psychanalyse subit chez les deux auteurs un processus de simplification et de caricature, en même temps qu'elle est dénaturée par l'introduction d'éléments étrangers au freudisme, notamment et surtout dans la conduite de l'analyste. Dans les deux cas, les médecins, par leurs interprétations hâtives et simplistes et, plus encore, par leurs révélations directes des contenus refoulés, pratiquent bien une « psychanalyse sauvage[11] », bien qu'à des degrés divers comme nous l'avons vu.

Impossible, bien sûr, de ne pas se poser la question suivante : les théories freudiennes sont-elles déformées et caricaturées à dessein par les auteurs, ou faut-il attribuer cette psychanalyse sauvage à leur méconnaissance de ces théories ? Dans le cas de Svevo, la critique a amplement abordé ce problème. Cesare Musatti s'est intéressé à la question de la connaissance qu'avait Svevo de la théorie psychanalytique au moment de la rédaction de la *Coscienza*[12]. Il semble que Svevo avait commencé à lire Freud vers 1910, qu'il connaissait les essais sur la *Gradiva* (1907) et le *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1910), la *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901) et l'*Interprétation des rêves* (1899). Pour autant que l'on sache, Svevo n'avait lu aucun des cas cliniques publiés par Freud ni aucun texte sur la technique

[11] J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *op.cit.*, p. 353 : « Dans un sens large, type d'interventions d'"analystes" amateurs ou inexpérimentés qui s'appuient sur des notions psychanalytiques souvent mal comprises pour interpréter des symptômes, des rêves, des paroles, des actions, etc. Dans un sens plus technique, on qualifiera de sauvage une interprétation qui méconnaît une situation analytique déterminée, dans sa dynamique actuelle et sa singularité, notamment en révélant directement le contenu refoulé sans tenir compte des résistances et du transfert. »

[12] C. Musatti, « Svevo e la psicoanalisi » in Id., *Riflessioni sul pensiero psicoanalitico*, Turin, Boringhieri, 1976.

dans l'analyse ; il était en revanche très bien documenté sur d'autres méthodes thérapeutiques, en particulier sur les travaux des deux Écoles de Nancy. Il connaissait les études sur la suggestion de Bernheim et l'autosuggestion d'Émile Coué, dont Giovanni Palmieri a démontré que l'on trouvait de nombreux exemples dans la *Coscienza*, incorporés à la technique du Docteur S. Celle-ci s'apparente donc plus à la méthode mixte prônée par Charles Baudouin qu'à la psychanalyse proprement dite. Svevo avait cependant entendu parler de la méthode thérapeutique freudienne orthodoxe au plus tard en 1911, lorsque son beau-frère s'était rendu à Vienne pour y commencer une analyse avec Freud lui-même, mais probablement avant cette date, par l'intermédiaire d'Eugenio Tanzi[13].

Selon ses propres déclarations, Svevo aurait cru parler de psychanalyse dans son roman, avant d'être détrompé par son ami psychanalyste Edoardo Weiss :

> « In quanto alla *Coscienza* io per lungo tempo credetti di doverla a Freud ma pare mi sia ingannato. Adagio : vi sono due o tre idee nel romanzo che sono addirittura prese di peso dal Freud. (...) Credetti per qualche tempo di aver fatto opera di psicanalista [ma] il Dottor Weis mi disse che non poteva parlare del mio libro perché con la psicanalisi non aveva nulla a che vedere[14]. »

Si l'on en croit Svevo, il aurait donc lui-même exagéré sa dette envers Freud. Pour renforcer cette affirmation, Svevo ajoute : « Lessi qualcosa del Freud con fatica e antipatia[15] ». Tout se passe, comme le souligne Giuseppe Genco, comme si Svevo se cherchait des excuses, une fois confronté à son approche ambiguë des théories freudiennes[16]. Il l'aurait peu lu et n'aurait pas été convaincu – c'est ce que Svevo se plaira à répéter jusqu'à la fin de sa vie, minimisant systématiquement l'influence qu'aurait eue Freud sur son œuvre. Faut-il le croire ? On peut en douter, étant donné sa propension connue à récrire sa vie pour s'attribuer une biographie destinée à la postérité[17].

---

[13] G. Palmieri, *Schmitz, Svevo, Zeno : storia di due biblioteche*, Milan, Bompiani, 1994, p. 34.

[14] I. Svevo, « Il soggiorno londinese » in Opera omnia, vol.III, Milan, dall'Oglio, 1968, p. 685-686. « Pour ce qui est de *La Conscience*, j'ai cru pendant longtemps que je la devais à Freud, mais il me semble que je me suis trompé. Attention : il se trouve dans le roman deux ou trois idées que j'ai directement empruntées à Freud. […] J'ai cru pendant quelque temps que j'avais fait œuvre de psychanalyste [mais] le Dr Weiss me dit qu'il ne lui était pas possible de parler de mon livre parce qu'il n'avait rien à voir avec la psychanalyse. » Trad. fr. : I. Svevo, « Séjour à Londres » in *Écrits intimes. Essais et lettres*, Paris, Gallimard, 1973, p. 29-30.

[15] *Ibid.* « J'ai lu un certain nombre de choses de Freud avec peine et avec une totale antipathie. »

[16] G. Genco, *op.cit.*, p. 156.

[17] Certains commentateurs ont relevé le peu de crédibilité que présentent parfois les déclarations de Svevo sur lui-même. Voir M. Lavagetto, *op.cit.* et E. Saccone, *Il poeta travestito*, Pise, Pacini, p. 253 et *passim*.

Dans le cas de Domenchina, le mélange d'une connaissance rigoureuse – du moins sur certains points – des théories freudiennes et d'éléments peu compatibles avec une interprétation orthodoxe de celles-ci pose question. Une explication possible de cette apparente contradiction tient aux caractéristiques de la pénétration des idées freudiennes dans le domaine médical espagnol. Il ne fait aucun doute que Domenchina était très bien documenté sur la médecine et sur la psychiatrie de son temps : non seulement il possédait une information théorique dont il fait abondamment étalage dans son œuvre, mais il démontre également une connaissance du domaine neuropsychiatrique espagnol de l'époque, dont il cite certains représentants au fil du texte. Domenchina, comme nous l'avons dit, collaborait en tant que critique littéraire à des revues et des journaux madrilènes dans lesquels l'œuvre de Freud était commentée[18]. Bien qu'il n'y eût encore aucun psychanalyste reconnu par l'International Psychoanalytical Association (IPA) en Espagne à la date où il écrivait, les années 1920 avaient été celles de l'introduction du freudisme dans le pays, avec, d'une part, la naissance d'un véritable débat sur la psychanalyse au sein du domaine psychiatrique et, de l'autre, la traduction des *Œuvres complètes* de Freud en espagnol, à l'initiative du philosophe José Ortega y Gasset[19]. Au vu de l'intégration de Domenchina dans la vie culturelle espagnole et de son souci de documentation, il est plus que probable qu'il ait été non seulement lecteur de ces œuvres, mais en outre témoin averti des débats psychiatriques et culturels qui se produisaient alors en Espagne autour des théories freudiennes. Or les historiens de la psychanalyse spécialistes de cette période ont souligné que ces débats eux-mêmes n'étaient pas exempts de simplifications et que l'on trouve, aussi bien chez les psychiatres de l'époque que chez Ortega, des interprétations de Freud qui se rapprochent de la version qu'en donne Domenchina[20]. Une très bonne connaissance de ces débats autour de la psychanalyse n'était donc pas incompatible avec une interprétation réductrice de celle-ci, caractéristique de la circulation de la pensée

[18] Les différents volumes des *Œuvres complètes* de Freud faisaient l'objet de comptes rendus dans le quotidien *El Sol*, qui publia en outre le fameux prologue d'Ortega y Gasset à ces *Œuvres complètes* en 1922. De nombreux articles et critiques d'ouvrages sur la psychanalyse parurent aussi dans la *Revista de Occidente*, fondée et dirigée par Ortega.

[19] En 1929 avaient été mis sur le marché, notamment, la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, *L'interprétation des rêves*, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* et les *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Sur l'histoire de la psychanalyse en Espagne dans les années 1920, voir F. Carles et a., *Psicoanálisis en España* (1893-1968), Madrid, Asociación Española de Neuropsiquiatría, 2000, p. 83-223.

[20] On trouve, par exemple, l'affirmation suivante chez Ortega : « De sorte que la méthode freudienne doit chercher le désir enkysté et le montrer au malade » (J. Ortega y Gasset, « Psicoanálisis : ciencia problemática » in Id., *Obras Completas*, Madrid, Alianza Editorial, t. I, p. 228). Sur les caractéristiques des débats autour de la psychanalyse dans le milieu neuropsychiatrique espagnol, voir F. Carles et a., *op. cit.*

freudienne en Espagne dans ces années-là. Il semble donc légitime de penser que Domenchina a recherché la crédibilité dans la description du comportement du médecin, mais qu'il a fondé cette description non pas sur l'orthodoxie freudienne mais bien sur la pratique psychanalytique telle qu'elle était alors envisagée par les médecins espagnols, c'est-à-dire comme l'incorporation éclectique de certaines techniques freudiennes à leur arsenal thérapeutique. La conduite du Docteur Solesio n'est certes pas exempte d'artifices littéraires, mais elle n'en reflète pas moins une réalité qui était celle des premières pratiques psychanalytiques en Espagne, réalisées « sans égards pour les phénomènes […] propres à la cure (résistance et transfert) » et « plus conformes à l'attitude adoptée par Freud au moment de la naissance de la psychanalyse qu'à celle qu'il recommandait au début du siècle[21] ».

Quel que soit le degré de déformation volontaire des théories freudiennes dans nos deux romans, la représentation de la psychanalyse y a encore une caractéristique commune qui est celle de combiner la description du traitement et une évaluation de celui-ci. Les deux œuvres contiennent en effet une série de jugements critiques émis par les personnages sur leur thérapie et sur leur psychanalyste.

Dans le dernier chapitre de ses mémoires, rédigé après la fin de l'analyse qui a duré six mois, Zeno se lance dans une longue diatribe contre son médecin et sa pratique thérapeutique :

> « Ma ora che sapevo tutto, cioè che non si trattava d'altro che di una sciocca illusione, un trucco buono per commuovere qualche vecchia donna isterica, come potevo sopportare la compagnia di quell'uomo ridicolo, con quel suo occhio che vuole essere scrutatore e quella sua presunzione che gli permette di aggruppare tutti i fenomeni di questo mondo intorno alla sua grande teoria[22] ? »

Toutes les remarques de Zeno sur la psychanalyse sont du même acabit, c'est-à-dire particulièrement virulentes et dirigées aussi bien contre la personne du psychanalyste que contre la doctrine psychanalytique. Zeno, qui ressent une profonde aversion et une violente colère contre son médecin, reproche à celui-ci de n'avoir pas su diagnostiquer sa véritable maladie et de lui en avoir inventé une autre

---

[21] F. Carles et al., *op.cit.*, p. 179.

[22] *La coscienza di Zeno, op. cit.*, p. 928. « La psychanalyse ! Une illusion absurde, un truc bon à exciter quelques vieilles femmes hystériques. Comment ai-je pu supporter la compagnie de ce grotesque personnage, le prendre au sérieux, avec son œil qui veut être scrutateur et sa prétention de rattacher tous les phénomènes du monde à sa grande idée, à sa théorie toute neuve ? ». Trad. fr. : I. Svevo, *La Conscience de Zeno*, Paris, Gallimard, 1986, p. 496.

qu'il rejette avec force. Il s'insurge également contre la psychanalyse, en lui reprochant ses prétentions d'explication totalisante et son caractère peu scientifique.

Arturo, pour sa part, donne du psychanalyste la description initiale suivante : « Le docteur se donne des airs d'homme sérieux. Les yeux éteints, de cendre ; le nez tortueux, étrange ; la bouche maniérée, de sodomite passif[23] ». Le médecin est aussi jugé comme imbu de lui-même et profondément stupide par Arturo qui, à la fin de la consultation, tire la conclusion suivante : « Ce docteur allie à son imbécillité congénitale une foi absurde en ce brave Juif qui fait, de façon très amusante, de la littérature pathologique[24] ». Toutefois, au contraire de Zeno, Arturo accepte en partie le diagnostic de son psychanalyste, tout en continuant à dire que l'interprétation de celui-ci se fondait sur des déductions erronées. Enfin, Zeno et Arturo considèrent tous les deux leur contact avec leur psychanalyste comme un échec et déclarent, l'un comme l'autre, aller plus mal après le traitement qu'avant, ce qui bien sûr ne contribue pas à rehausser le prestige de l'analyste[25].

Cela étant, il existe une forme d'évaluation positive concernant la psychanalyse que l'on retrouve exprimée pratiquement dans les mêmes termes chez Svevo et Domenchina, bien qu'elle ne soit pas prononcée par nos deux protagonistes. Chez Domenchina, c'est un psychiatre d'orientation neurologique – qui ne parvient pas non plus à guérir Arturo mais qui fait l'objet de commentaires élogieux de la part de ce dernier – qui affirme la chose suivante : « La psychanalyse est une découverte magnifique pour la littérature, mais on ne peut l'inclure de bonne foi dans la thérapeutique ». Cette affirmation n'est pas sans rappeler celle émise par Svevo dans sa fameuse lettre à Valerio Jahier, selon laquelle Freud était « un grand homme, mais plus pour les écrivains que pour les malades[26] ». Lorsque l'on se penche sur nos deux œuvres, on s'aperçoit en effet que la psychanalyse y est presque systématiquement dénigrée en tant que méthode thérapeutique, mais qu'en revanche, du côté littéraire, elle est utilisée et remplit plusieurs fonctions avec succès. En plus de mettre en scène des personnages de psychanalystes, nos deux auteurs utilisent les théories freudiennes comme ressort de leur œuvre en mettant de façon caractéristique l'accent

---

[23] « El doctor tiene empaque de hombre gravedoso. Los ojos muertos, de ceniza ; la nariz sinuosa, difícil ; la boca, alfeñicada, de sodomita pasivo » (*La Túnica de Neso*, *op. cit.*, p. 36).

[24] « Este doctor une a su imbecilidad congénita una fe absurda en ese alegre judío que hace, muy divertidamente, literatura patológica » (*La Túnica de Neso*, *op. cit.*, p. 51).

[25] Zeno déclare : « L'ho finita con la psico-analisi. Dopo di averla praticata assiduamente per sei mesi interi sto peggio di prima » (*La coscienza di Zeno*, *op. cit.*, p. 928), et Arturo : « Los síntomas de mi neurosis no decrecen. Algunos […] se agudizan / Les symptômes de ma névrose ne diminuent pas. Certains […] s'accentuent » (*La Túnica de Neso*, *op. cit.*, p. 64).

[26] Lettre à Valerio Jahier du 10 décembre 1927 dans I. Svevo, Opera omnia, vol.I, *op.cit.*, p. 857.

sur le rêve, qui est présent en abondance, et les actes manqués et les oublis de leurs personnages. Ceux-ci, paradoxalement, semblent appeler une interprétation freudienne puisqu'ils multiplient la production d'un matériel pertinent, voire idéal, pour ce type d'interprétation.

Dans le cas de Svevo, on peut encore aller plus loin : l'intervention du Docteur S est vouée à l'échec d'un point de vue thérapeutique en raison de l'incompétence du médecin, mais elle est couronnée de succès d'un point de vue littéraire puisque, sans cette intervention, le texte ne serait pas parvenu jusqu'à nous ; c'est lui qui en est l'instigateur, et c'est encore lui qui se charge de sa publication. À cet égard, Giovanni Palmieri a souligné le caractère de pré-texte – dans le double sens du terme – de la préface du Docteur S[27]. L'introduction de la psychanalyse serait donc un artifice littéraire destiné à la fois à justifier l'existence d'un texte et à attirer notre attention sur un certain type d'éléments, qui sont ceux que Freud désigne comme des voies d'accès à l'inconscient. Cesare Musatti suggère même que Svevo aurait pu rédiger les différents chapitres de l'histoire de Zeno *avant* de prendre conscience de l'intérêt que présentait l'introduction de la psychanalyse et du personnage du Docteur S dans cette histoire[28]. L'un des éléments du texte de Svevo qui plaide le plus en faveur de cette hypothèse est que, dans l'autobiographie de Zeno, avant le dernier chapitre consacré à la psychanalyse, le personnage du Docteur S n'apparaît que dans des incises, très peu nombreuses et sans intérêt pour le déroulement de l'histoire, donnant ainsi l'impression qu'il ne s'agit que de rappels du fait que ce récit a un destinataire. Il semble donc bien que l'idée commune de Svevo et de ce personnage de Domenchina selon laquelle la psychanalyse était une découverte plus prometteuse pour les écrivains que pour les malades ait eu une traduction littérale dans leurs deux romans.

Pour conclure, revenons à Freud qui donnait de la psychanalyse une définition dans laquelle il distinguait trois niveaux : la psychanalyse, écrivait-il en 1922, est a) un procédé pour l'investigation de processus mentaux à peu près inaccessibles autrement, b) une méthode fondée sur cette investigation pour le traitement de désordres névrotiques, et c) une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui s'accroissent ensemble pour former progressivement une nouvelle discipline scientifique. Si l'on suit cette définition, on peut dire, sur la base de l'étude de la représentation de la psychanalyse chez nos deux auteurs, que ceux-ci se sont

[27] G. Palmieri, *op. cit.*, p. 53.
[28] C. Musatti, *op.cit.*, p. 131.

largement inspirés du point a) en en faisant l'un des ressorts de leur œuvre par le recours abondant au matériel le plus pertinent pour la mise en évidence des motivations inconscientes de leurs personnages. Dans le même temps, ils ont – au moins partiellement – invalidé ce type d'interprétation, en particulier à travers leur représentation du personnage de l'analyste et des conclusions discutables ou simplistes auxquelles celui-ci arrive sur la base de ce matériel. Plus encore, ce qui fait l'objet du constat d'échec d'Arturo et de Zeno, c'est le point b) de la définition freudienne, celui qui concerne la psychanalyse comme méthode thérapeutique, celle-ci se révélant incapable de soulager leur souffrance et aggravant même leur état. Tout se passe donc comme si Svevo et Domenchina pointaient du doigt chez leurs personnages les éléments susceptibles de se prêter à une interprétation psychanalytique, tout en sciant le pilier théorique qui soutiendrait celle-ci ou, plus précisément, en affirmant qu'une interprétation univoque de ces éléments, comme celle que fait l'analyste, serait inapte à saisir l'essence de ce mal-être qui est au cœur de leur existence. Par leur représentation de la psychanalyse, Svevo et Domenchina font donc naître un doute : faut-il croire à ces théories dont leurs personnages semblent être de vivantes illustrations, mais qui échouent à les guérir de cette « maladie » qui les ronge ? C'est là que s'insinue le concept central de ce volume : le soupçon.